

Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 59, numéro 4, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1104874ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1104874ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1992). Pages de Journal. *Assurances*, 59(4), 605–610.
<https://doi.org/10.7202/1104874ar>

Pages de Journal

par

Gérard Parizeau

La publication des «Pages de Journal» se termine avec le présent numéro. Ces «Pages» furent publiées dans la Revue pour la première fois à la fin des années soixante et depuis lors, elles le furent sans interruption. Nous remercions le fondateur de la revue, M. Gérard Parizeau, pour ces 1000 pages fort agréables qu'il nous a confiées. Voici ce que mentionnait M. Parizeau dans l'introduction de la première publication des «Pages de Journal», laquelle remonte à juillet 1969 :

605

«Pendant des années, j'ai livré au lecteur mes travaux sur les assurances : sujet grave qu'on ne peut traiter à la légère. Me pardonnera-t-il de lui apporter maintenant ces pages où les souvenirs viennent un peu tumultueusement, comme ils se présentent ? Je l'espère, car ainsi s'établira entre nous d'autres liens, bien différents, mais non moins valables.»

Nous remercions également les lecteurs de l'intérêt qu'ils ont manifesté à ces «Pages», comme en témoignent les nombreuses lettres reçues par la revue Assurances à cet égard.

Rémi Moreau



Montréal, 29 août 1986

Pourquoi, en venant au bureau ce matin, ai-je pensé à cette fin d'août passée avec ma femme au domaine du Sommet Bleu, à Sainte-Marguerite, en 1939 ? Probablement parce que le temps était le même : ciel bleu, presque bleu de roi, température assez fraîche, soleil glorieux. À ce moment-là, nous étions très inquiets : la guerre menaçait; elle devait d'ailleurs être déclarée pendant notre séjour à Sainte-Marguerite.

Alors l'hôtel s'était vidé de son personnel, en grande partie allemand, qui s'était dispersé dans la crainte d'être mis dans un camp de prisonniers.

Nous avons quitté Montréal pour éviter la radio. Or, matin, midi et soir, nous étions rejoints à l'hôtel par les commentateurs qui ne cessaient de répéter les mêmes bruits de guerre, de malheur menaçant.

À l'époque, le domaine était magnifique. Il comptait, entre autres choses, l'hôtel de la Pointe Bleue, le club-house où nous étions, le centre commercial et un autre hôtel qui donnait sur le lac où sont maintenant l'Estérel et le golf. Quel ensemble bien joli tout cela formait, et quelles vacances agréables nous aurions passées, s'il n'y avait eu cette menace de guerre qui nous suivait d'immeuble en immeuble avec la radio !



5 septembre

J'ai fait l'éloge de M. Jean Drapeau, notre maire démissionnaire. Et je crois que j'ai eu raison. Mais quel a été son rôle exact en 1967, dans la préparation de l'exposition ? Il voulait M. Pierre Dupuy comme commissaire général, avec raison d'ailleurs, car notre ambassadeur à Paris avait une grande réputation dans les milieux européens. M. Diefenbaker n'en tint pas compte et nomma deux personnalités montréalaises très mêlées aux affaires. Ce qui n'empêcha pas *** d'orchestrer une campagne de presse, dont les arguments principaux étaient : « Nous sommes entre bonnes mains, puisque l'un de nos commissaires fabrique des pâtes alimentaires et l'autre du vinaigre. » Il suffit d'une campagne bien menée et cohérente pour que les deux intéressés comprennent et disparaissent, pour faire place au grand bonhomme que se révéla Pierre Dupuy.

Celui-ci s'attendait à être nommé d'abord. Je me rappelle une visite que j'avais faite à son bureau, au cours de laquelle il me demanda si, à mon avis, il devait accepter ou non. Je le lui donnai sans hésitation. Puis, tout à coup, on apprit que le groupe Diefenbaker avait fait nommer ses gens, en passant par-dessus la

tête du maire, qui n'a jamais aimé qu'on procède de cette manière avec lui. Puis, l'équipe changea; et l'Expo fut la réussite que l'on sait.

Tout cela peut-il être dit ? Je le crois, car M. Drapeau a pris sa retraite et les deux fabricants sont décédés.

Je ne pense pas que M. Pierre Dupuy fasse une allusion quelconque à ces détails dans le livre qu'il a laissé à propos de l'Expo, mais je puis en garantir l'authenticité, car je me rappelle très bien la conversation que nous avons eue dans son bureau de Paris, à la chancellerie du Canada.

607

Je me souviens également comme la campagne de presse avait été soutenue et bien désagréable pour ces hommes d'affaires qui méritaient mieux, étant donné leur personnalité véritable.

Auraient-ils pu réussir cette extraordinaire collaboration des principaux pays du monde ? Je ne le crois pas, car M. Dupuy a, pendant des mois, sillonné la terre entière pour obtenir la collaboration du plus grand nombre de pays possible. Il a fait un succès extraordinaire de l'exposition visitée, dit-on, par des millions de personnes.

Pendant que M. Pierre Dupuy parcourait le monde, M. Jean Drapeau faisait aménager les îles du Saint-Laurent, tout en en faisant élever d'autres, tandis qu'à l'ouest, on élevait ce batardeau qui, en déchiquetant la glace, empêcherait que le tout soit emporté au moment de la débâcle et mettrait en danger les travaux de l'Expo (Terre des Hommes, comme on commençait à dire).

Quel magnifique esprit de collaboration a alors uni les membres de l'équipe !



J'ai rappelé précédemment que devant la levée de boucliers de certains professeurs de l'École des beaux-arts de Montréal, le directeur, Charles Maillard, avait dû donner sa démission. Cela s'est passé il y a longtemps, serait-on tenté de me dire ! C'est vrai, mais n'ai-je pas toute ma vie été tenté de vivre dans le passé ? Or, cela s'est produit vers 1945, si je me souviens bien.

608 Si M. Maillard avait dû démissionner, ce n'est pas qu'il fût un mauvais peintre. Je reviens sur cette idée. C'est simplement qu'il s'opposait de toutes ses forces à l'entrée à l'École des impressionnistes ou des post-impressionnistes, et en particulier de Cézanne. Il le faisait avec violence et maladresse devant des peintres en pleine maturité comme Pellan, Riopelle, Borduas, de Tonnancourt, et mon frère Marcel. Bien maladroitement, il leur opposait les oeuvres d'une école entièrement dépassée, mais non sans mérite. Dans *Ateliers*, Jean Chauvin nous présente quelques exemples de la peinture de Maillard, comme je l'ai noté précédemment. Il avait fait quelques portraits en particulier, qui sont d'une facture excellente mais qui étaient si loin des voies où Pellan, Riopelle et Borduas s'orientaient, eux qui mettaient dans leur peinture cette violence que montre la jeunesse quand elle est en colère.

C'est dans ce milieu que mon frère Marcel aurait oeuvré, à titre de successeur de Charles Maillard, s'il n'était pas mort au plus vif de la bagarre.

7 septembre

Je reviens en arrière. Le premier juillet, M^{me} Jeanne Sauvé, gouverneur général du Canada, a présenté ses voeux au peuple canadien, à l'occasion de la fête nationale. Le discours était officiel, mais bon. M^{me} Sauvé est vraiment un exemple excellent de ce que peut être la femme intelligente au service de l'État. Il m'a semblé, cependant, qu'il y avait dans son allocution plus que ce que n'y met ordinairement le haut fonctionnaire chargé de préparer le discours officiel du représentant de la Reine. Je ne crois pas qu'on ait laissé au seul rédacteur le soin d'exprimer les sentiments du chef de la Nation. Il m'a semblé que M^{me} Sauvé avait dû tout au moins inspirer aux scribes certaines idées personnelles, car elle est intelligente et, pendant longtemps, elle a été en contact direct avec les gens et avec leurs joies, leurs malheurs et leurs préoccupations.

Un de ses prédécesseurs avait dû laisser beaucoup d'initiatives, sans doute, à son collaborateur, Pierre Trottier, à un moment où, diminué par la maladie, il était encore représentant de la Reine. Mais cela n'était venu qu'après une longue carrière dans le corps diplomatique canadien. S'il avait eu des difficultés avec le général de Gaulle à Paris, il avait une grande dignité. À ce moment-

là, il ne devait pas être facile de s'entendre avec le président venu au Canada pour prononcer des discours nombreux et, en particulier, les mots fameux de : «Vive le Québec libre !», qui ont enchanté certains et déplu à beaucoup d'autres. Quelle levée de boucliers il y eut dans les milieux officiels ! Il faut dire que le Général était allé un peu loin. Je me rappelle comme j'avais sursauté devant le petit écran en entendant : «Vive le Québec libre !». Plus tard, peu de gens protesteront quand certains chefs d'État n'hésiteront pas à se prononcer sur la situation politique du pays.



J'ai tenu la revue *Assurances* à bout de bras pendant un bon nombre d'années. Tous les articles n'étaient pas de moi, mais un bon nombre l'étaient sous des noms de plume divers : J. H., G. P., Jean Dalpé, Gérard Parizeau. J'utilisais l'un ou l'autre suivant les sujets, le nom, la nature de la critique, car, dois-je l'admettre, sans rechercher la critique, je la pratiquais à l'occasion. Mes affaires et mes lectures m'apportaient des sujets que j'étudiais aussi à fond que possible, et j'attribuais à l'un ou à l'autre la paternité de l'article. C'est ainsi que j'évitais de répéter mon nom trop souvent, à travers les numéros et les années.

À côté de la Revue, il y eut aussi ces livres que j'ai écrits de 1973 à 1984, mes affaires me demandant moins de temps. Cela me permettait de quitter le bureau un peu plus tôt et, souvent, d'aller à la Bibliothèque municipale, en particulier, ou au McCord Museum. Dans les deux endroits, je recevais un accueil bien agréable grâce à M^{lle} Baboyan, dans le premier cas, et à M^{me} Miller, dans le deuxième. Dans le cas des deux bibliothèques, je trouvais une excellente documentation. Souvent, M^{lle} Baboyan m'appelait à la maison en me disant qu'elle mettait à ma disposition tel ou tel document qui me serait sans doute utile. De son côté, M. Jean-Jacques Lefebvre m'a beaucoup aidé dans mes travaux par ses conseils et ses précisions si utiles.

Déjà, j'ai rendu hommage à ces amis. J'y reviens dans mon journal pour expliquer un peu certains aspects de ma méthode de travail. Dans le cas de chaque livre, j'ai également indiqué ceux qui s'étaient employés à m'aider dans mes recherches.



Je mets fin à ces *Pages de Journal*. Mon état de santé, en effet, ne me permet pas d'aller au-delà. Je m'en excuse auprès des lecteurs de la Revue que mes souvenirs ont pu intéresser, et je les remercie de m'avoir suivi fidèlement.

Je remercie également la Revue et son directeur de l'hospitalité qu'ils ont bien voulu m'accorder.